

Perceval Frutiger : 1896 - 1949

Autor(en): **Reverdin, Henri**

Objektyp: **Obituary**

Zeitschrift: **Studia philosophica : Schweizerische Zeitschrift für Philosophie =
Revue suisse de philosophie = Rivista svizzera della filosofia =
Swiss journal of philosophy**

Band (Jahr): **9 (1949)**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Perceval Frutiger

1896—1949

La Société suisse de philosophie a fait une grande perte en la personne d'un de ses membres fondateurs, son trésorier de 1944 à 1946, et son secrétaire depuis lors: Perceval Frutiger.

*

Né en 1896 à Genève, où il se vit décerner, au début de l'été de 1914, la première «maturité classique» du Gymnase et le baccalauréat ès lettres de l'Université, il avait passé une enfance et une adolescence particulièrement heureuses, et il allait s'élancer avec joie vers sa jeunesse... Août 1914: la guerre! Il fit donc «ses lettres» dans les années mêmes où des millions d'hommes s'entre-déchiraient. Comment en fut alors affecté l'étudiant, dont l'intelligence était très vive, la sensibilité aiguë (avec une prédilection pour l'harmonie musicale), la conscience fort exigeante? La Feuille centrale de Zofingue nous apporte l'écho de ses indignations et de sa douleur.

C'est en 1919 qu'il avait reçu, haute distinction, le prix Amiel, pour un mémoire dont le titre «Volonté et conscience» était accompagné, en sous-titre, de ces mots: «Essai de monisme spiritualiste». Il le publie l'année suivante; c'est un gros volume de 472 pages. Issu d'une de ces crises qui bouleversent «la vie intellectuelle et morale», ce mémoire avait demandé ses plus hautes inspirations aux dialogues de Platon et aux évangiles, et son auteur y avait uni des éléments de doctrine qu'il avait dégagés des œuvres de Leibniz, de Kant, de Charles Secrétan, d'Emile Boutroux, d'Alfred Fouillée, de William James et d'Henri Bergson. On admira la netteté vigoureuse, l'enthousiasme, la sincérité du chercheur qui se révélait; le souci de la vérité l'avait constamment maintenu dans une tension fervente; il avait su exprimer son angoisse de penseur, ses aspirations, ses convictions; il avait atteint à la beauté dans les moments où son âme s'engageait toute.

C'est dans le même temps, en 1921, que dans «Lutte intérieure», il évoque les tourments d'un jeune humaniste, auquel il prête

le nom d'Horatio: «Qui donc savait avec quelle intensité il jouissait d'une œuvre d'art, d'un vers harmonieux, d'une pensée subtile ou profonde?» Par un privilège «unique», Horatio échappait à la condition commune des gens qui exercent un «métier» pour gagner leur pain. Une vie entière l'attendait, et cette vie pouvait être une fête perpétuelle... Mais pourquoi avait-il soudain senti la morsure d'un regret? Hélas! Parce qu'il craignait d'être égoïste, et savait que nul n'a le droit de poursuivre son seul plaisir individuel sans se préoccuper de sa responsabilité sociale. Sa vie d'humaniste lui semblait parfois un luxe coupable dans le monde bouleversé, et brusquement il était pris du désir de tout quitter pour se jeter en pleine mêlée et consacrer ses forces à une tâche plus urgente. Que devait-il donc faire? Et le poète de lui souffler à l'oreille: «Odi profanum vulgus» ... Mais Horatio en vint à sentir que son devoir était de rester dans cette foule, de tâcher de l'aimer, d'avoir pitié surtout des douleurs qu'elle cachait souvent sous un masque de plaisir et d'indifférence. Peu importait qu'il eût à en souffrir. Il lui fallait jouer son rôle d'homme, faire en toute occasion le peu de bien qu'il pouvait autour de lui par sa force spirituelle et sa sympathie. A cette seule condition, il gardait le droit d'être au nombre de ces «inutiles», qui ont peut-être aussi leur fonction sociale, puisqu'ils conservent et augmentent le patrimoine intellectuel de l'humanité.

*

Perceval Frutiger eut l'énergie de se rendre digne, si j'ose ainsi parler, du «privilège unique» qui resta pendant bien des années le sien: il s'adonna entièrement à la recherche, la lecture, la réflexion, la création et la mise en œuvre. Et parut, en 1930, son beau livre, «Les mythes de Platon», que citent tous ceux qui étudient le philosophe grec. Il avait été longuement et minutieusement préparé, puis composé avec les soins et le goût d'un penseur qui était un artiste. Ecoutez-le d'ailleurs lui-même: «Comprendre un philosophe est bien, mais insuffisant lorsque ce philosophe s'appelle Platon. Il faut aussi prêter à son art toute l'attention dont il est digne, pour en définir, dans la mesure du possible, l'essence subtile. Voilà pourquoi nous avons tenté d'abord d'éclaircir les problèmes épineux que pose l'interprétation des mythes platoniciens, afin de pouvoir mieux nous abandonner ensuite à

leur charme et goûter sans arrière-pensée leur parfum d'exquise poésie.»

Une longue intimité avec l'auteur du Phédon, de la République, du Parménide et du Sophiste lui avait permis d'acquérir, de conquérir une double maîtrise: celle de l'homme qui donne la part privilégiée de sa vie à la méditation des plus hauts problèmes, et celle de l'helléniste. Grâce à ces deux titres de philosophe et de connaisseur des langue et littérature grecques, l'Université de sa ville natale lui adressera dès lors des requêtes variées, auxquelles il répondra toujours avec obligeance, généreusement: il lira pour elle de gros mémoires, sera membre et souvent rapporteur de divers jurys de concours, examinera, puis discutera publiquement des thèses de lettres et de théologie. Il deviendra privat-docent. Au semestre d'hiver 1939—1940, l'Université de Lausanne le priera de suppléer le professeur d'histoire de la philosophie.

S'il devait rester un lecteur enthousiaste du «divin» Platon, s'il connaissait très bien les autres «anciens», il alimentait sans cesse sa pensée aux sources des grandes œuvres de tous les temps, et l'amour de l'art était, je l'ai dit, une des formes de sa vie spirituelle. Lorsque, dans les pages remarquables qu'il publia en 1937 sur «L'humanisme antique», il en vient à parler des tragiques, il rappelle que ni Sophocle, ni à plus forte raison Eschyle ou Euripide n'envisageaient la vie et ne regardaient les hommes avec froideur et détachement; puis, il pose cette question: «Comment d'ailleurs pourraient-ils être de grands artistes sans éprouver et nous faire éprouver avec eux que le monde est un problème ou plutôt un ensemble de problèmes d'importance vitale, sans explorer cette sorte d'arrière-fond de la nature visible et du moi superficiel, cette *terra incognita* où pénètrent par des chemins différents la poésie, la philosophie et la religion.»

La religion... Sur ce grand sujet, il demande que l'on ne se paie pas de mots, et, après avoir rappelé certaines conceptions dogmatiques, il déclare: «Etre chrétien, c'est s'efforcer de vivre comme le Christ a vécu, c'est prendre au sérieux son message d'amour, le Sommaire de la Loi et les Béatitudes. *Sans* cela pas de religion chrétienne. *Avec* cela peu importe la théologie, qui n'est pas *dans* l'évangile, qui a été construite *sur* l'évangile, et que les Pères de l'Eglise ont d'ailleurs tout imprégnée, comme

chacun sait, de philosophie grecque. Oeuvre humaine, car la divinité du Christ n'entraîne pas celle de saint Paul, de saint Augustin, de Luther et de Calvin. Si grands qu'ils fussent, ces hommes étaient faillibles comme nous tous, et ce qu'ils ont cru et pensé n'est pas, ne doit pas être à l'abri de notre critique. Sans la raison (entendue naturellement au sens que j'ai défini plus haut) la religion se cristallise fatalement en dogmes d'où la vie spirituelle se retire peu à peu. Et pour avoir voulu placer notre foi en dehors et au-dessus de l'homme, afin de la mieux préserver de toute souillure sacrilège, nous lui enlevons ce qui fait son prix, en d'autres termes, nous risquons de la parler au lieu de la penser et de la vivre.»

*

Alors qu'il venait de recevoir le prix Amiel, Frutiger était allé se joindre aux philosophes romands réunis à Lausanne, le 29 juin 1919. Au cours de la discussion, qui portait sur l'individualisme, nous vîmes le jeune licencié se lever pour exprimer le sentiment qu'il avait sur le conflit possible entre l'individu et la société: pour atteindre le but qu'il s'est assigné, nous dit-il, un homme peut avoir à s'opposer à la société et, cependant, il en reste tributaire; mais il espère qu'on lui rendra justice, «car il veut être utile».

Ayant apprécié notre groupement qui favorise la liberté individuelle, il revint à l'une des réunions suivantes, et, après ces premiers contacts, fut l'un des familiers de nos séances annuelles. On se souvient d'exposés qu'il y fit, l'un sur Socrate, l'autre sur la logique. Lorsque la Société romande de philosophie se constitua définitivement et créa nos sections locales, celle de Genève le nomma secrétaire (ce qu'il fut pendant quatorze ans), puis, en 1937, président. Il peut sembler qu'elle n'est guère absorbante, la tâche qui consiste à organiser six à huit séances pendant l'année académique. En fait, Frutiger s'y est dévoué en déployant beaucoup d'énergie, d'esprit inventif, de ténacité et de bonne humeur; pendant les douze ans de sa présidence, il a réussi à nous gagner la collaboration d'un grand nombre de penseurs, philosophes, théologiens, savants, et, à bien des reprises, nous procura l'avantage de rencontrer et d'entendre, lors de leur passage à Genève, des étrangers éminents.

Dès sa jeunesse, il s'était appliqué à suivre — autant que faire se peut — les développements des diverses sciences, tant naturelles que morales; il aimait à s'entretenir avec les spécialistes de leurs découvertes et de leurs recherches; désireux, en outre, de saisir l'ensemble des réalités et la totalité des aspirations humaines, il tentait, dans une évocation qu'il savait encore partielle, d'en appeler au monde de l'esprit, à la liberté, à la qualité. A vingt-cinq ans, il avait écrit: «Le choc des idées, l'attrait de la discussion de l'hypothèse adverse qu'on détruit, de celle qu'on échafaude pour la remplacer, voilà ce à quoi Horatio se complaisait...» L'impétuosité de Frutiger («impétuosité si soigneusement refoulée qu'elle échappe à beaucoup de gens», me confiait-il alors) le poussait à prendre vivement parti pour ou contre personnes et doctrines. Mais, par esprit de justice, il s'efforçait déjà de refréner cette fougue pour respecter l'opinion des autres; Frutiger y avait d'autant plus de mérite que les problèmes, même les plus purement intellectuels, éveillaient en lui de puissantes résonances affectives. Durant les trente années où nous l'avons connu, son ardeur, sa ferveur n'ont pas fléchi, et nous n'avons jamais vu sa droiture... gauchir, ni entendu s'atténuer la vibration de son âme sensible et enthousiaste; s'il a continué à se plaire au choc des idées, à la discussion des hypothèses adverses (c'était, je crois, l'un de ses goûts favoris), il a réalisé toujours mieux son idéal de tolérance, de compréhension et de charité.

*

Perceval Frutiger s'intéressa vivement à la création de la Société suisse de philosophie; il présenta à la séance constitutive, tenue à Berne le 3 novembre 1940, l'un des exposés sur le sujet: «Vérité cognitive et vérité existentielle»; on l'entendit faire d'autres rapports et prendre une part active aux discussions. Trésorier de la Société de 1944 à 1946, il en fut ensuite le secrétaire.

Si, à Genève, il était devenu l'ami personnel de plusieurs d'entre nous, nous avons souvent senti — et de manière fort émouvante depuis sa mort — que nombre de ses confédérés, romands et alémaniques, le tenaient en haute estime, appréciaient sa personnalité, admiraient ses travaux. Il a été l'un des membres les plus assidus de la Société suisse comme de la Société romande. Je rappellerai ici qu'ayant été invité à parler, sous les auspices

de la Fondation Marie Gretler, il avait tenu à présenter à Zurich, en une étude très fouillée, «la philosophie en Suisse romande». Son texte, publié, qui rend un bel hommage à nos grands penseurs, permet de connaître aussi plusieurs de ses idées essentielles sur la philosophie; voici ses lignes finales: «Une chose est sûre, en tout cas: nous, philosophes romands, nous ne pouvons que souhaiter d'être à la hauteur de notre responsabilité et de nous montrer dignes de ceux qui nous ont laissé un si bel exemple de recherche probe et féconde. Et peut-être n'avons-nous pas tout à fait tort de croire que servir la philosophie selon notre vocation, c'est aussi, parmi d'autres, une manière de servir notre pays.» S'il servit ainsi la Suisse, il acceptait avec empressement les invitations qui lui parvenaient d'autres pays. Aimant toujours à philosopher avec d'autres, il prit part aux congrès internationaux de Naples, Prague, Paris, Amsterdam, au congrès des sociétés de philosophie de langue française de Bruxelles et Louvain; comme président de la section genevoise, il contribua à organiser celui que la Société romande vient de recevoir en septembre, à Neuchâtel; sa mémoire y fut évoquée par le président du congrès et par un de nos hôtes français, parlant avec émotion au nom de tous les philosophes qui l'avaient connu.

*

Lorsqu'il mourut, Perceval Frutiger avait dû cesser, depuis longtemps, de réserver toutes ses forces aux études philosophiques. Diverses occupations étaient venues l'en empêcher; et, pendant ses six dernières années, il consacrait ses journées entières, depuis huit heures du matin jusqu'à six heures du soir, à l'œuvre qui eut pour promoteur Henri Dunant. Le Comité international de la Croix-Rouge lui avait confié des tâches importantes et difficiles, et, bien qu'il n'eût pas fait son droit, l'avait associé à sa section juridique; Frutiger faisait aussi des recherches sur le passé de l'institution.

C'était donc le soir qu'il se mettait à sa table... de philosophe. Tous ses exposés, à Genève, Lausanne, Berne, Zurich, Fribourg, et en d'autres cités suisses, ou dans les villes étrangères que j'ai nommées, il les avait composés, de même que ses cours et ses publications, pendant ses veilles. Convaincu que sa santé était inébranlable, il prolongeait ses travaux très avant dans la nuit.

Le soir du 4 février 1949, il partit de chez lui pour se joindre à des amis et composer avec eux un numéro du «*Messenger social*». N'avait-il pas, jeune humaniste, écrit en 1921: «Il lui fallait jouer son rôle d'homme, faire en toute occasion le peu de bien qu'il pouvait autour de lui par sa force spirituelle et sa sympathie.» — En cette soirée — veillée ultime — son cœur, soudain, cessa de battre.

Et nous portons son deuil.

Octobre 1949.

Henri Reverdin.